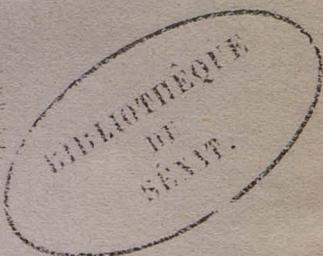
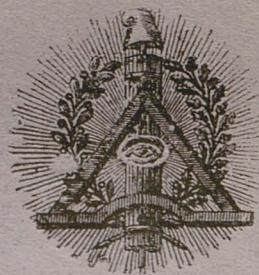


Cote 576

16

THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



ЕГОДИЧНОЕ
ИЗДАНИЕ

СОВЕТСКАЯ
ФЕДЕРАЦИЯ

LES BRIGANDS
DE
LA VENDÉE,
OPÉRA-VAUDEVILLE.

EN DEUX ACTES, MÉLÉ DE COMBATS
ET INCENDIE.

*Représenté au Théâtre des VARIÉTÉS
AMUSANTES, Boulevard du Temple,
ci-devant ÉLÈVES DE L'OPÉRA, le 3.
octobre 1793, l'an 2^{me}. de la Répu-
blique.*

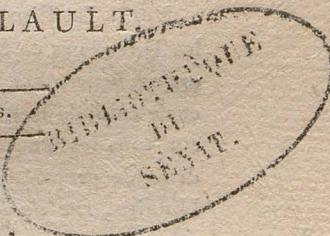
PAR LE C. BOULLAULT.

Prix, 1 liv. 5 sols.

A PARIS,

chez la Citoyenne TOUBON, Libraire, sous les
Galeries du Théâtre de la République, à côté du
passage vitré.

1793.



PERSONNAGES.

SIMON, père de Louise et Georgette.
GRÉGOIRE, père de Jacques.
LE FRANC, Volontaire.
JULIEN, amant de Georgette.
JACQUES, amant de Louise.
UN VOLONTAIRE.
NICOLE, femme de Grégoire.
GEORGETTE, } filles de Simon.
LOUISE, }
PAYSANS.
BRIGANDS.
CHEF DES BRIGANDS.

*La Scène se passe dans un village voisin
du bourg de S. Laurent de la Salle.*

Nota. Le Citoyen BOULLAULT donne avis à tous les Directeurs de Spectacles, que la Citoyenne TOUBON est exclusivement propriétaire et du droit d'imprimer, et de celui de laisser jouer *Les Brigands de la Vendée* sur tous les Théâtres de la République. L'acte de son droit de propriété est déposé chez le Citoyen AVARE, Notaire, rue de Richelieu, No 904.

Ce 4 octobre 1793.

BOULLAULT.



LES BRIGANDS
DE
LA VENDEE,
OPERA-VAUDEVILLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGETTE et LOUISE assises sur un banc de gazon près de leur maison; l'une file, et l'autre cout.

GEORGETTE.

QUE j'sommes malheureux, ma pauve Louise! je n'avons pas un moment de repos avec ces Brigands. Graces au ciel, ils n'ont pas encore mis l'pied dans not' village, mais ils n'en sont pas bén éloignés.

LOUISE.

Dis donc, Georgette, pourquoi nous en voulent-ils, à nous qui n'en voulons à personne?

Ainsi

da

G E O R G E T T E.

C'est parce que not' liberté les offusque, et qu'ils aimeront ben à voir revenir l'ancien régime.

L O U I S E.

C'est-à-dire, qu'i' voudront nous rebailler les seigneurs d'autrefois, avec leus procureurs-fiscaux, qui ne cherchont qu'à nous ruiner, et leus chiens de chasse, qui détruisent nos moissons, sans que je puissions nous plaindre. Ah ben, j' serions joliment renichés ! I' nous ont fait ben du mal, mais, ma fine, i' nous en feront encore ben davantage ! faut espérer qu'i' n' seront pas les plus forts.

G E O R G E T T E.

En attendant, i' pillont et saccageont tous les villages par où-ce qu'i' passont.

L O U I S E.

Pourvu que je n' tombions pas dans leus mains ?

G E O R G E T T E.

Quand j' pensous à mon père et à Julien, ça nous baille furieusement de l'inquiétude; car i' faudra ben qu'i' marchiont comme les autres, pour secourir nos voisins. Ce sont nos frères, nos aînés; je n' pourvois les laisser sans leu bailler un coup d'main. Ah ! tout ça me chagrine ben !

Air du vaudeville de la belle Fermière.

Chaque instant, ma chère sœur,

Pour Julien et mon cher père,

Des brigands j'crains la fureur,

Ainsi qu' la rage sanguinaire.

Hélas ! sans nullé pitié,

Si la moindre humanité,

Ils égorgent avec cruauté

Leur semblable et leur frère.

Ah ! que je tremble pour mon père !

(bis)

(5)

L O U I S E.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que j'y sommes donc à plaindre ! Va, ma sœur, tu n'es pas la seule à qui ça baille du souci ! Mon père n'est pas le seul aussi pour qui j'y tremble : eh ! c'est ben naturel ; car....

Même air.

Car aussi, ma chère sœur,
J'avons un cœur sensible et tendre,
Par l'amour, le vrai bonheur,
Aisément il s'est laissé prendre,
Ça ne doit pas vous étonner.
Je n'ons fait qu' vous imiter,
Ah ! n'allez pas nous condamner
De ce qu'il sut me plaire...

(*Après une pause, où elle paraît embarrassée.*)
Ma sœur, vous aimiez la première. (*bis*)

G E O R G E T T E.

Eh ! pourquoi veux-tu que j'condamnions un sentiment qui se trouve gravé dans not' cœur ? Tiens, j'alkons te raconter ce qu'en pensait ma mère.

AIR : Je brûle de voir ce château.

L'amour est un besoin pour nous,
Disait souvent ma mère.
Les feux les plus vifs, les plus doux
Prennent sous la chaumiére,
C'est là qu'on aime sans détour; (*bis*)
Car à la ville comme à la cour,
Avec leur science et leur finesse, } (*bis*)
Ils ne connurent point tendresse. }

L O U I S E.

M'est avis qu' ma mère était ben savante, pour conter de la sorte !

G E O R G E T T E.

Oh ! c'était eune femme qui en savait long ! all' avait

(6)

ben d' l'expérience, va! Mais dis-moi donc quel est
stila qui li a baillé dans l'œil?

L O U I S E.

Oh! dame, c'est not' secret: si j' te l' disions, t'en
saurais tout autant qu' nous. C' n'est pas l'embarras,
celui qu' j'aimons en vant ben la peine: mais, mal-
heureusement, i' n'est pas riche.

G E O R G E T T E.

Et quoique ça fait, ma Louise? Aux champs, ce
n'est pas la fortune que j'aimons.

L O U I S E.

Stapendant, j' desirerions qu'il en eût tant seule-
ment un petit brin: ça n' nous ferait pas d' tort. Tiens,
écouté, Georgette.

AIR: *J'ai souvent juré d'être fidelle.*

On dit toujours, ça peut être croyable,
Que la fortune ne fait point le bonheur.
Mais nous, j'disons, et c'est ben véritable,
Que l'amour sans fortune a ben peu d' douceur.

G E O R G E T T E.

Queû langage! je n' t'arions jamais cru si intéressée!

L O U I S E.

Eh mais, je ne le dis qu'à cause du pauve Jacques.

G E O R G E T T E.

Ah! c'est Jacques pour qui ton cœur soupire?

L O U I S E.

Pisque son nom m'est échappé, je n' te l' nierons
pas; c'est li-même.

G E O R G E T T E.

Et d'puis quand l'aimes-tu?

L O U I S E.

Oh ! gnia déjà un bon p'tit tems ; mais j' n'en avons parlé que d'puis queuques jours. (*S'approchant de Georgette, et prenant son bras, qu'elle caresse*). Dis donc, sœur ?

G E O R G E T T E.

Eh ben ?

L O U I S E.

Tu n'en diras mot à parsonne, n'est-ce pas ? pas même à mon père ?

G E O R G E T T E.

Que crains-tu ? Jacques est un brave garçon ; c'est dommage qu'il n'ait rien ! S'il avait du moins des es-pérances ! Mais non. Son père, à force de boire, ne lui laissera rien pour manger..... Tout justement, je l'entendons qui se dispute avec sa femme.

S C E N E I I.

L E S P R É C É D E N S, G R É G O I R E, N I C O L E.

G R É G O I R E *dans la coulisse.*

A L L O N S, taisez-vous, femme ; c'est vous qui avez tort.

N I C O L E.

Comment ! j'ai tort, vilain ivrogne !

G R É G O I R E.

A-t-on jamais vu déranger quequ'un sur un verre d'cidre ? Allons, si donc ! vous me faites honte, ma femme. On a soif ; on entre dans un cabaret pour se désaltérer, et madame est tout de suite sur vos talons.

(8)

Je retourne achever mon verre de cidre. Mais, je vous en prie, une fois soit dit pour tout, soyez plus honnête, ma femme. Au revoir, mon cœur, au revoir, allumette de mon ame.

N I C O L E.

Comment, scélérat, pendard ! Tu crois que je vais te laisser retourner au cabaret ? Je t'arracherois plutôt les yeux.

G R É G O I R E.

M'arracher les yeux ! Ça m'empêchera-t-il de boire ? Allons, tout doux, not' femme ! Faut-il s'fâcher comme ça contre vot' p'tit mari, qui vous aime plus que l'vin qu'il boit ? et c'est beaucoup au moins !

N I C O L E.

Et je me soucie ben de ton amour et de toi !

G R É G O I R E.

Queue femme ! j'arions plutôt raison de queques bouteyes de vin que d'son humeur diabolique. On dit des douceurs, et all' vous répond par des brusqueries. C'est toujours une drôle de chose, qu'eune femme ! Tiens, je ne te dis plus que deux mots : écoute.

AIR : *Quand je suis saoul dès le matin.*

Si je me saoul quelquefois
Faut-il pour cela contre moi
Se fâcher se courroucer, d'une telle manière ?
Morgueune, faudra-t-il pour vous plaire,
Qu'on se laisse mourir de soif ?
Ma femme, apprenez à Grégoire
Comment on peut vivre sans boire.

L O U I S E.

J'crois qu'ça vous scrat ben difficile ; car, comme dit le proverbe : Qui a bu boira.

G R É G O I R E.

Qui a bu boira ? eh ben, est-ce que ça fait tort à personne ?

G E O R G E T T E.

(9)

G E O R G E T T E.

Non ; mais vous devriez du moins vous en abstenir
dans la crise où nous sommes : car enfin , si j'étais
pris par les brigands , comment seriez-vous ?

G R É G O I R E.

Les brigands ! ah ben ! qu'ils viennent , il trouveront à qui parler .

AIR : *Avec les jeux , dans le village.*

Savez-vous ben qu' dans la milice
Grégoire a servi ses huits ans ?

Oui , tout autant : j'veux demander , après ça ?

Si l'on peut , après ce service ,
Craindre quelque chose des brigands ?
Oh ! morbleu ! je n' les redoutons guère .
Grégoire sans s'épouvanter ,
Les recevra d' la belle manière .
Ah ! ben , qu'ils viennent s'y frotter !

(bis)

Ah ! ils n'ont qu'à venir , ils n'ont qu'à venir ! allez ,
allez , je les attendons d' pied ferme .

N I C O L E.

AIR : *Des fraises.*

Voyez le vaillant champion !
Aurait-on pu le croire ?
Mais j' pensons avec raison
Qu'il n'est vaillant que pour boire ,
Pour boire , pour boire .

I' m' fait tant seulement pitié . D'un coup de poing ,
j' l'enverrions avec son nez bécher la terre .

G R É G O I R E.

Bécher la terre ! un ancien milicien ! Allons , femme ,
respectez le service . Dites-moi , p'tites fyes , l' com-
père Simon est-i' à la maison ?

B

(10)

G E O R G E T T E .

Non pas pour le présent , maître Grégoire .

G R É G O I R E .

Tant pis , morbleu ! tant pis : je m' rappelle qu'il m'a parlé l'autre jour d'eune certaine fuitaye de cidre toute fratche mise en parce . J' n'aurions pas été fâché d' la goûter .

N I C O L E .

Tu n'en as donc pas assez , misérable ?

G R É G O I R E .

Assez ! assez ! ah ben oui ! tu connais ma mesme ! gnia encor d' la place pour en mettre trois ou quatre bouteyes : par ainsi , vois si j'avons not' compte .

L O U I S E .

Faudra donc qu' vous dormiez un somme auparavant ?

(*Ici l'on entend chanter la carmagnole .*)

G R É G O I R E .

La carmagnole ! que diable veut donc dire ceci ?

S C È N E I I I .

LES PRÉCÉDENS , SIMON , ET DEUX VOLONTAIRES
le sac sur le dos .

S I M O N tenant deux Volontaires sous le bras .

V I V E la république ! vive la liberté !

G R É G O I R E .

Vive la république , citoyens !

(11)

S I M O N .

AIR de la Carmagnole.

Ceux qu'ici je vous amenons,
Sont par ma foi de bons luronns,
Qui bientôt des brigands
Auront purgé nos champs :
(bis)
Dansons la carmagnole ;
Vive le son, vive le son,
Dansons la carmagnole,
Vive le son du canon.

Oui, mes amis, ce sont de braves volontaires qui viennent pour nous défendre, et qui vont regagner l'armée.

N I C O L E .

Ah ! que le ciel puisse vous protéger !

G R É G O I R E .

Embrassons-nous, camarades, puisque vous êtes de bons citoyens.

U N V O L O N T A T R E .

Volontiers, citoyen.

S I M O N .

Allons, mes amis, il faut vous rafraîchir : nous allons boire un coup et trinquer ensemble.

L E F R A N C , Volontaire.

Ce ne sera pas de refus.

G R É G O I R E .

Est-ce que ça se refuse jamais, ça ?

S I M O N .

Géargette, va nous chercher du vin ; et toi, Louise, apporte-nous une table et des verres.

B 2

Tout-à-l'heure, mon père.

UN VOLONTAIRE.

Nous allons vous aider. (*Ils vont chercher la table et les verres*).

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS.

UN VOLONTAIRE.

S AVEZ-VOUS, père Simon, que vous avez là de jolies filles ?

SIMON.

Tout le monde dit qu'elles ressemblent à leur mère.

Le même VOLONTAIRE.

Ça doit vous faire plaisir ?

SIMON.

Sans doute ; mais j'aimerions encore mieux des garçons ; ils iront s' battre pour la bonne cause.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LOUISE, GEORGETTE,
LE VOLONTAIRE mettant la table.

SIMON.

E H ! ne vous ballez pas ste peine-là.

LE VOLONTAIRE.

C'est un plaisir pour nous, père Simon.

(13)

G R É G O I R E.

Vous ne savez donc pas , vous , que les militaires
sont toujours polis avec les fyes , et quequesfois plus
qu'il ne faut ? J'en savions queque nouvelle pendant
que j'étonns au service.

L E V O L O N T A I R E.

Vous avez servi , camarade ?

G R É G O I R E.

Comment ? si j'ons servi ? j'ons fait un congé dans
la milice.

S I M O N .

Vous allez nous compter ça , compère : asseyons-
nous . (Ils s'asseyent .)

U N V O L O N T A I R E.

Allons , que je vous en verse .

L'autre V O L O N T A I R E .

Honneur à l'ancien .

S I M O N .

Bah ! laissez donc ! nous sommes de connaissance .

G R É G O I R E .

Vous badinez , camarades : ne prenez tant seulement
pas garde à l'ancienneté de service .

S I M O N .

Eh bien ! vous ne dites mot , la mère Nicole ?

N I C O L E .

Je vous écoutons .

G R É G O I R E .

C'est ce qui t'arrive rarement , not' femme , sur-tout
avec ton petit mari : n'faut pas que ça vous étonne ,
compère ; ali' a tant crié après moi , qu'all' est

(14)

obligée de se taire. Ah ! not' femme est bâtie comme
ça , all' se tait quand all' n'a plus rien à dire.

S I M O N .

Eh ben ! gnia pas de mal à ça. Si je chantions
un petit couplet pour assaisonner le vin que je buvons ,
ça ne serait pas si mal vu.

U N V O L O N T A I R E .

Au contraire , nous avons besoin de ça , pour nous
égaier dans ce moment-ci.

G R É G O I R E .

C'est ben vrai , ça : la chanson et la bouteye sont
ben nécessaires à présent ! Allons , c'est à vous les
honneurs , compère ; vous êtes le chansonnier du
village , et de plus le premier chantre au lutrin de la
paroisse .

S I M O N .

Morguenne , puisque vous le voulez , je ne ferons
pas de façon . Ha-ça , qu'est-ce que vous voulez
que je vous chante ?

U N V O L O N T A I R E .

A votre choix , père Simon .

S I M O N .

Tenez , en voici eune sur le vin .

G R É G O I R E .

Sur le vin ! ça doit être joli ; chantez-nous ça ;
chantez-nous ça , compère .

S I M O N .

Ecoutez .

AIR : *Regards vifs et joli maintien, etc.*

Vous en conviendrez , mes amis ,
L'i eut toujours du plaisir à boire ;
Et des chagrins et des soucis ,
Le vin fait perdre la mémoire .

(15)

De la vieillesse il réjouit
Le cœur glacé par le grand âge ;
Il fait pétiller notre esprit :
C'est pas encore tout ce qu'il produit :
Le vin donne aussi (bis) du courage. (bis)

U N V O L O N T A I R E.

Bravo ! père Simon, bravo !

U n autre V O L O N T A I R E.

C'est , morbleu , chanter comme un ange

S I M O N.

Vous avez bien de la bonté.

G R É G O I R E.

Mais non , compère , c'est la vérité toute pure :
ça n'est pas étonnant , quand on sait le plein-chant :
pour moi , ce qui m'en plaît davantage , c'est que vot'
couplet ne se trompe pas ; et je vas vous le prouver
en deux mots .

Même air.

Ce que dit là père Simon ,
Est , ma foi , chose véritable .
Personn' plus que moi , sans façon ,
D'en juger n'est ici capable .
Aussi l'vin me fut toujours cher :
C'est l'enfant gâté de Grégoire .
Notre femme aura beau pester ,
J' dis et suis prêt à le prouver ,
Non , mais j' dis .

Que pour être heureux (bis) il faut boire. (bis)

N I C O L E.

C'est pour cela sans doute , que tu ne bouges pas du
cabaret du matin au soir .

(16)

G R É G O I R E.

Fi donc, fi donc ! je n'y entrons qu'une seule fois le jour , et encore c'est par hasard.

Gnia pas de mal à ça, Colinette,

Gnia pas de mal à ça.

U N V O L O N T A I R E.

Ha-ça, père Simon, nous sommes fâchés de vous quitter si-tôt ; mais, comme vous sayez, notre devoir nous appelle ailleurs.

S I M O N.

C'est juste , mes amis , c'est juste.

Un autre V O L O N T A I R E.

Vous allez avoir la complaisance de nous mettre dans notre route , car nous ne connaissons pas le terrain.

S I M O N.

J' sommes tout prêt à vous suivre.

G R É G O I R E.

Oui , camarades , j'allons vous faire la conduite.

N I C O L E.

Voyez donc le biau conducteur ! il ne se tient tant seulement pas debout. Allons, viens-t-en à la maison, tu feras ben mieux.

S I M O N.

Vot' femme a raison , compère ; allez vous reposer.

G R É G O I R E.

Vous le voulez , gnia plus rien à dire. Allons, femme , faut toujours faire vot' volonté : excusez , camarades , sans adieu. (Il sort avec sa femme).

S C È N E

S C E N E V I.

L E S P R É C É D E N S.

S I M O N.

Mes amis, avant de partir, prenez une bouteye avec vous, ça ne sera pas inutile.

U N V O L O N T A I R E.

Ma foi, vous Poffrez de si bon cœur, qu'on ne peut pas la refuser.

(Il la prend et la met dans sa poche.)

S I M O N.

Allons, partons.

L E S V O L O N T A I R E S.

Sans adieu, petites citoyennes.

G E O R G E T T E.

Au plaisir de vous revoir.

L O U I S E.

Bon voyage.

G E O R G E T T E.

Vous s'rez de retour de bonne heure, n'est-ce pas, mon père?

S I M O N.

Oh! oui, mes enfans, il ne fait pas bon rester la nuit par les chemins.

L O U I S E.

Vous n'embrassez pas vot' Louis, avant de partir?

G E O R G E T T E.

Vous oubliez vot' Georgette?

S I M O N.

Moi, vous oublier ! non, mes chers enfans. (*Il les embrasse.*) A bientôt, mes enfans.
 (*Il sort avec les Volontaires.*)

S C E N E V I I .

G E O R G E T T E , L O U I S E .

G E O R G E T T E .

R ENTRONS , ça , ma sœur .

L O U I S E .

Allons , rentrons . (*Elle prend la bouteille et les verres.*)

G E O R G E T T E en partant .

Faut nous mettre à faire de la soupe : mon père s'ra ben aise d'en trouver quand i' reviendra ce soir .

S C E N E V I I I .

L O U I S E sortant avec une cruche à la main .

E N allant à la fontaine , si je pouvions rencontrer le pauvre Jacques , je jaserions un petit brin ensemble . Je ne l'avons pas vu du jour . Il n'ose m'aborder devant mon père et ma sœur : ah ! s'il savait combien je l'aimons ! car je ne li avons pas dit tout - à - fait .

AIR du vaudeville de la belle Fermière .

Oui , c'est toi qui dans mon cœur
 Soudain fit naître la tendresse .

A t'aimer gnia d'la douceur.
 Louise aussi t'aim'ra sans cesse,
 Ah ! si mon père voulait,
 Bentôt Jacques heureux serait,
 Et tous deux d'un bonheur parfait
 J'aurions l'espérance :

Mais j'craignons ben sa résistance. (bis)

Oh ! sûrement , j'ons ben peur qu'il ne se fache ,
 quand i'saura que j' nous aimous. Mais aussi not'
 sœur ne li a pas demandé avis quand all' a commencé
 d'aimer son Julien. Ah ! c'est qu'il est riche , li ! C'est
 pourtant ben guignonant , qu'il faille être fortunés
 tous les deux pour se marier ensemble ! que j'en
 voulons à ceux qui ont inventé ste coutume ! Car
 enfin , ceux qui n'ont pas d' bien , n'ont-ils pas un
 cœur comme ceux qui en ont ? Ah ! c'est ben en-
 rageant. Avec nos réflexions , j'oublions d'aller à la
 fontaine. (*En sortant elle chante.*)

AIR de *Malbrouk.*

Allons à la fontaine ,
 Que mon cœur (bis) a de peine ;
 Allons à la fontaine ,
 Chercher de l'eau ben claire.

S C È N E I X.

J A C Q U E S accourant avec un bouton de rose à
 la main.

L ouise , Louise ? J' croyons l'avoir entendue.
 All' est peut-être rentrée. Ou ben j' nous sommes
 trompé. J' venions li apporter ste rose à la dérobée ;
 mais j'ons manqué not' coup. Faut avouer que j'ons
 ben du guignon.

AIR : *De ta main tu cueilles ce fruit.*

Ce fut pour elle que ma main
 Cueillit cette fraîche rose ;

Alors devait orner son sein ,
Où toujours mon œil repose. (bis.)

Mais c'est inutilement ;
J'accours , all' m'échappe à l'instant. } (bis.)

De me désoler , je crois ,
Ça n'en vaut pas la peine ;

Plus heureux une autre fois ,
Il faudra que je revienne ; (bis.)

Mais je m'y prendrai si bien ,
Qu' morguenne j' l'attrape à la fin. } (bis.)

Oh oui ! je ne serons pas toujours aussi ensorcelé :
tout ce qui me fâche , c'est de ne pouvoir li bailler
ste rose.

S C E N E X.

J A C Q U E S , J U L I E N .

J U L I E N .

O H ! te v'là , Jacques ! Que diable fais-tu donc ici ;
tout seul ?

J A C Q U E S .

Eh ! qu'est-ce que tu viens y faire toi-même ?

J U L I E N .

Nous ! j'y venons pour bonne raison ; j'ons 'un
motif enfin.

J A C Q U E S .

Et qui est-ce qui t'a dit que je n'en avions pas
aussi , nous ?

J U L I E N à part.

Est-ce qu'i' serait par hasard not' rival ? (Haut .) Tu
as là un bouton de rose qui par ma fine est gentil .

(21)

tu le destines sans doute à queuque jeune fye du
village ?

J A C Q U E S.

Cela se pourraut ben : mais queu diantre de curiosité !

J U L I E N.

Tu m'as l'air ben mystérieux. Tiens, écoute-moi ;
c'est pour ton bien que j'vas te parler.

AIR : *Chacun avec moi l'avouera, etc.*

Pourquoi du mystère avec moi ?

Je devine à qui tu veux plaire ;

Mais il est malheureux pour toi

Que le sort te soit si contraire :

En vain tu cherches l'embarras.

(bis)

(bis)

(Montrant la maison de Georgette.)

Ce n'est point ici ton affaire.

Oh ! c'est comme j'te l'dis.

Ailleurs tu peux porter tes pas :

Crois-en celui,

(bis)

Crois-en celui qu'elle préfère.

(bis)

Cela te surprend, n'est-ce pas ? Rien n'est pourtant plus vrai ; tu peux en être sûr.

Même air.

Tes soins, tes efforts seraient vains,

Je suis certain de sa constance :

Je le dis et te le soutiens ;

J'aurai toujours la préférence.

(bis.)

En vain tu cherches l'embarras ;

(bis.)

Ce n'est point ici ton affaire.

Ailleurs tu peux porter tes pas ;

Crois-en celui,

(bis.)

Crois-en celui qu'elle préfère.

(bis.)

J A C Q U E S.

Ha-ça ! voudrais-tu ben expliquer ce que tu viens

de nous chanter là ? Car le diable m'emporte si j'en comprends un mot.

JULIEN.

Ah ! tu veux faire l'ignorant ! (*Georgette paraît.*)
Mais tout justement là voici ; all' va t'apprendre ce qu'il en est.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, GEORGETTE.

JULIEN.

TU viens fort à propos , ma Georgette. Tu vas nous mettre d'accord.

GEORGETTE.

Est-ce que vous vous disputez ?

JULIEN.

Nous disputer ! eh ben oui ! ben loin de ça , j' voulons l'i rendre service , en l'i baillant de bons conseils.

JACQUES.

Queux conseils , s'il vous plaît ?

GEORGETTE.

Sans doute , mon cher Jacques , Julien ne veut que vol' bien.

JACQUES.

Cela se peut , je ne concevons goutte à ce qu'il vient de nous dire.

JULIEN.

C'est pourtant ben clair. Mais puisqu'il le faut ,

Fallons te mettre les points sur les i. Tiens , Georgette , tu vois ste rose ? eh ben , j' nous sommes imaginé que c'était pour toi , et tu sais que quand on bailla des fleurs à une personne , c'est que ste personne ne vous est pas indifférente. J'ons donc cru qu'il charchait à te plaire , et comme j' sommes certain que ma Georgette n'en aimera jamais un autre que moi , je li ons conseillé de chercher fortune ailleurs.

J A C Q U E S riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah ! ah ! le sorcier n'a pas mal d'viné,

J U L I E N.

Eh ! de quoi diable rit-il donc ?

G E O R G E T T E.

De ta méprise , mon cher Julien.

J U L I E N.

Comment ?

G E O R G E T T E.

Oui , tu te trompais , quand tu pensais que ste rose m'était destinée. J' connaissons la personne à qui l'on compte la bailler.

J U L I E N.

Eh ben , dis-nous son nom.

G E O R G E T T E.

Gnia pas de mal à ça , Jacques , n'est-ce pas ?

J A C Q U E S.

Pardine , puisque vous le savez , ça se saura toujours une fois ou l'autre. (Riant) Et d'ailleurs , il pourrait encore me bailler des conseils.

G E O R G E T T E.

Eh ben , mon cher Julien , c'est à ma sœur Louise à qui il en veut.

(24)

J U L I E N.

Ah ! c'est à Louise ! mais je ne nous trompons pas de beaucoup. N'est-elle pas de la famille ? Pour quoi ne pas aussi me le dire sur-le-champ ?

J A C Q U E S.

J' voulions te laisser le plaisir de d'viner. Mais m'est avis que tu n'es pas grand sorcier. (*Ici le tambour bat la générale.*) Tiens, le tambour qui bat ! Que veut dire ceci ?

J U L I E N.

Gnia peut-être quelque chose de nouveau. Faut aller voir ça. (*Ils vont pour sortir.*)

S C E N E X I I.

L E S P R É C É B E N S , L O U I S E é p l o r é e .

L O U I S E .

A H ! ma sœur ! ah ! Julien ! queu malheur ! Ils l'ont pris, ils l'ont pris.

G E O R G E T T E .

Qui ? que veux-tu dire ?

L O U I S E .

Mon père ! mon pauv' père !

J U L I E N . G E O R G E T T E . J A C Q U E S .

Son père ? Mon père ? Son père ?

L O U I S E .

Les Brigands l'ont surpris avec ces deux volontaires, et l'ont emmené au bourg de S. Laurent de la Salle, où i' pillont et saccagent tout le monde.

G E O R G E T T E .

(25)

G E O R G E T T E.

Est-il possible? que j'sommes malheureuse!

L O U I S E.

Hélas! c'est qu' trop vrai ; je venons de l'apprendre
par un de ces volontaires, qui a eu le bonheur de se
sauver.

J U L I E N.

N' vous désespérez; guia encore du remède. Jacques,
cours vite avertir nos camarades, qui s' tenant prêts à
partir. Mais les voici qu'arrivent. (*Ils entrent sur
la scène au pas de charge.*)

S C E N E X I I I.

LES PRÉCÉDENS, PAYSANS avec un
drapeau tricolore.

J U L I E N.

ALLONS, mes amis, du courage! j'sommes menacés
par les brigands, ne les attendons pas; marchons à
leur rencontre, montrons-nous Français, et j'sommes
sûrs de la victoire; d'ailleurs, ce sont des esclaves,
et nous sommes libres, et j'voulons rester libres: mes
amis, faisons tous le serment de périr plutôt que
de reculer devant eux. (*Tous s'écrient:*)

Nous le jurons. Vive la liberté! vive la république!

J U L I E N.

Calme-toi, ma Georgette.

J A C Q U E S.

Console-toi, ma Louise.

J U L I E N.

J'allons délivrer ton père, ou mourir à not^{re} poste,

D

(26)

G E O R G E T T E .

Ah ! mon cher Julien , puisses-tu réussir !

AIR du vaudeville des Visitandines.

Loin de ta malheureuse amie ,
Tu vas affronter les dangers.
Je crains , je tremble pour ta vie ,
Que menacent des meurtriers .
Puise le ciel qu' pour toi j'implore ,
Faire triompher ta valeur ,
Et mettre à l'abri du malheur
Un père , un amant que j'adore .

(bis)

(bis)

Le chœur répète :
Et mettre à l'abri du malheur ,
Un père , un amant qu'elle adore .

J U L I E N .

AIR de la Marseillaise .

Calmé ta crainte , ô mon amie !
Le ciel saura nous partager :
C'est pour défendre la patrie
Que chacun de nous va marcher .
Nous montrerons notre courage
Contre ces barbares brigands
Qui désolent nos tristes champs
Par l'incendie et le pillage .
Aux armes , compagnons ; formons nos bataillons ;
Marchons , etc .

(bis)

(Le chœur répète :)

Aux armes , compagnons ; et puis tous défilent
sur la scène au pas de charge , et au son de la
musique qui joue l'air ça ira .

Fin du premier Acte .

A C T E I I.

Il fait nuit.

Le Théâtre représente un village occupé par des Brigands : ils sont tous endormis, à l'exception des sentinelles. On voit plusieurs maisons incendiées, parmi lesquelles une est encore éclairée par la flamme ; le drapeau blanc est arboré, plusieurs prisonniers enchaînés.

S C E N E P R E M I E R E.

L E F R A N C, *Volontaire, enchaîné près d'un arbre.*

Les reposent, les barbares ! le crime n'écarte point de leur paupière le sommeil bienfaisant.... Le remords solameille donc ainsi que la vertu ! que dis-je ? le remords ! ils n'en ont point, les cruels ! peut-il faire entendre sa voix à ceux qui ouiragent la nature ? O fanatisme ! à quelles sérocités tu portes les hommes !.... Malgré leur barbarie, il en est encore que l'on doit plaindre. Privés de l'éducation, qui seule peut éclairer l'homme, ils croient facilement aux perfides suggestions de ces monstres, qui, dans tous les tems, désolent la société par leur fourbe religieuse. Ce fut par eux que l'homme fut asservi. Eux seuls firent naître le despotisme : aujourd'hui, ils s'agitent en tous sens pour reforger ses chaînes, que la raison a pulvérisées ; mais leurs efforts seront vains ; le flambeau de la vérité a lui, et ses rayons dissiperont les ténèbres dont ils veulent encore envelopper l'univers. Quelqu'un approche, écoutons.

SCÈNE II.

LE FRANC, UN CHEF DES BRIGANDS,
Le Père CUENFIN.

LE CHEF DES BRIGANDS,

ÉCOUTE, jeune téméraire.

LE FRANC.

Que veux-tu de moi ?

LE CHEF DES BRIGANDS.

Tu sais que tes jours ne sont plus à toi, et qu'il
ne tient qu'à nous d'en trancher le fil.

LE FRANC.

Et pourquoi tant tarder ? qu'attendez-vous ? je
suis tout préparé.

LE CHEF DES BRIGANDS.

Non, je veux te sauver ; tu peux échapper au
supplice.

LE FRANC.

Comment ?

LE CHEF DES BRIGANDS.

En t'armant pour combattre avec nous ; embrasse
notre parti.

LE FRANC.

Moi ! j'embrasserais le parti du crime et de l'inhuma-
nité ! Ah ! n'espérez jamais une aussi lâche faiblesse de
celui qui a juré d'être libre. Non, jamais je ne me ren-
drai le complice de vos atrocités. Je sais mourir, et ne
vais point trahir mes serments,

(29)

LE CHEF DES BRIGANDS.

Je pardonne à ton aveuglement, et veux le faire cesser.

LE FRANC.

Le faire cesser! mes principes sont invariables. Si j'étais dans l'erreur, pensez-vous la dissiper par l'horreur des supplices? La lueur sinistre de cette maison incendiée, est-ce là le flambeau qui doit dessiller mes yeux? Sachez que ce n'est point par la terreur que l'on fait des partisans; elle n'a de pouvoir que sur les esclaves.

LE CHEF DES BRIGANDS.

Ce langage est celui d'un jeune audacieux; je veux bien l'excuser. Il ne sera pas toujours dans ta bouche. Tu changeras de sentiments. (*S'adressant au père Cuenfin.*) C'est à votre zèle de ramener à la raison l'esprit de ce jeune homme égaré.

Le Père CUENFIN.

Je vais faire tous mes efforts: puissent-ils réussir! Je vous invoque, S. Cuenfin, mon digne patron, vous dont la sainteté est sans exemple.

LE CHEF DES BRIGANDS.

Voltaire ne rapporte-t-il pas qu'il fut canonisé pour avoir mangé de la bouillie avec une fourchette?

Le Père CUENFIN.

Chut! de la discréetion! Si l'on scrutait ainsi l'origine de tous les saints du calendrier, on en trouverait bien peu de véritables, et il nous en faut à quelque prix que ce soit. (*Au Voltaire.*) Jenne homme, écoutez un frère, un ami qui vient diriger votre ame vers la patrie céleste, en vous faisant embrasser le parti de la religion outragée.

LE FRANC.

Je t'arrête à ce mot. Quoi! tu prétends venger la religion en outrageant la nature? L'humanité est le

(30)

premier devoir qu'elle impose. Est-ce donc par le crime
que s'appaise la divinité courroucée ?

Le Père C U E N F I N .

A ce langage, l'on voit bien qu'il a lu Voltaire,
Rousseau, Raynal, tous ces hommes nés pour le
malheur du genre humain.

LE C H E F D E S B R I G A N D S à C u e n f i n .

Dites pour le nôtre, père Cuenfin.

LE F R A N C .

Oui, je les ai lus, et je rends un culte religieux
à leurs ouvrages immortels.

Le Père C U E N F I N .

Ah ! l'impie !

LE F R A N C .

Ils nous ont préparé la conquête de notre liberté
et le tolérantisme.

Le Père C U E N F I N .

Le tolérantisme ! ah ! l'athée ! et l'enfer ne s'ouvre
pas sous ses pas !

LE F R A N C .

Il devrait se fermer sous les tiens.

LE C H E F D E S B R I G A N D S .

Il suffit. Reviens de ton égarement; suis mes conseils,
si tu veux échapper au supplice. Tu vois ce signe de
ralliement, cette bannière sacrée ? adopte-la, ou
crains de succomber. Tes yeux ont été témoins de la
fin tragique de quelques-uns des tiens ? Crains de mé-
riter leur sort.

LE F R A N C .

Hélas ! il m'a déchiré l'âme, mais il ne m'a point
effrayé !

LE C H E F D E S B R I G A N D S .

Je te quitte, et te laisse réfléchir au parti que tu
dois prendre. Il te reste encore jusqu'à demain à te
déterminer. (Il sort .)

SCÈNE III.

LE FRANC *seul.*

JUSQU'A demain les cruels me laissent le choix de la mort ou de l'esclavage ! Ah ! mon choix est tout fait. Je tomberai sous leurs coups , plutôt que de m'associer à leurs forfaits..... O patrie ! ô liberté ! je sens plus que jamais combien vous m'êtes chères ! de votre feu divin mon ame est transportée ! Ce n'est qu'en l'anéantissant qu'on pourra l'étouffer. Mais , hélas ! à des transports si doux succèdent des souvenirs trop poignans. La nature chez moi fait naître un secret frémissement. Ma mère ! Dieu ! à ce nom , je sens couler mes larmes. Eh ! pourrait-on me les reprocher ? O ma mère ! quelle sera ta douleur , en apprenant le sort funeste d'un fils que tu chérissais ! Tu n'y survivras pas. Ciel ! je succombe sous le poids de cette accablante idée. Mon courage m'abandonne. (*Il s'ap-
puye contre l'arbre, et garde un instant le silence.
Revenant à lui.*) Les gardes sont endormis. Leur som-
meil favoriserait ma fuite... Si je pouvais... (*Il secoue ses chaînes.*) O rage ! je ne saurais briser mes fers... Mais j'entends quelqu'un : écoutons.

SCÈNE IV.

LE FRANC, JULIEN.

JULIEN à demi-voix entendu de Le Franc.

J, VENONS à la découverte... Queue pitié , d' voir ce pauvre bourg comme ils l'ont saccagé ! On dirait que tout ce qui gnia d'Antrichiens et de Prussiens y ont passé.

Ce sont pourtant des Français tout comme nous ! Il faut que j' soyions obligés d' nous battre avec eux pour les ramener à la raison ! Heureusement, i^o dormont tous. Je n' pourvions mieux choisir not^e tems ; courrons vite avertir nos camarades. Ciel, seconde not^e vaillance. Pauve Simon, j'allons périr, où te délivrer. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE FRANC seul.

DIEU ! qu'ai-je entendu ! quel rayon d'espoir vient d' luire pour moi ! Je pourrais... Quoi ! j'échapperais à ces barbares brigands !... J'entends du bruit. J'aperçois à travers l'obscurité une troupe d'hommes armés.... Non, je ne me trompe point, ce sont des libérateurs. (*Ici les paysans paraissent.*)

SCÈNE VI.

JULIEN, JACQUES, LE FRANC,
PAYSANS.

JULIEN.

Mes amis, tombons dessus sans pitié ; ne les épargnons point.

UN BRIGAND.

Aux armes ! aux armes ! (*Tous se lèvent et se mettent en état de défense.*)

LE FRANC.

Camarades ! venez rompre mes liens ; que je partage avec vous la gloire de combattre ces scélérats. (*Jacques le*

(33)

Le délie et l'arme d'un sabre. Ici se passe une action entre les Brigands et les Paysans : ces derniers demeurent vainqueurs et maîtres du champ de bataille. Une partie des Paysans les poursuit, en fait prisonniers et les amène. Jacques réparaît, tenant Simon par-dessous le bras. Julien arrache le drapeau blanc, et vient retrouver Simon, en criant : Vive la République ! vive la liberté !

S I M O N.

Ah ! mes chers amis, c'est à vous que j' dois la vie. Je n'attendais plus que l' moment d' tomber sous les coups de ces barbares.

J U L I E N.

J' sommes trop heureux d'avoir sauvé le père de Georgette.

Air du vaudeville de la Soirée orageuse.

D's que j'ons appris vot' malheur,
Aussi-tôt j'ons pris tous les armes.
Remplis de la plus vive ardeur,
Vers vous j'ons volé sans alarmes.
Le ciel nous a fait triompher :
C'était là toute notre envie.
On n'a plus rien à désirer,
Quand on sert amour et patrie.

(bis)

S I M O N.

Ah ! braves amis, que j' vous devons de reconnaissance !

S C E N E V I I .

LE FRANC, PAYSANS, PRISONNIERS BRIGANDS,
LES PRÉCÉDENS.

U N P A Y S A N.

J' AMENONS avec nous bonne compagnie. Sans ce Volontaire, je n'eussions pas pris ste peine : mais j' n'a pas voulu qu' j'en fassions justice nous-mêmes,

E

(34)

L E F R A N C.

Leur supplice n'est que différé ; car la mort doit être le partage de ceux qui portent les armes contre leur patrie. Ce sont des monstres que l'humanité même défend d'épargner. Ainsi la vengeance publique les attend ; mais il nous sera peut-être avantageux qu'on les interroge pour connaître leurs chefs et les projets de leurs complices. (*Le jour paraît*).

S I M O N.

Brave jeune homme, vous avez raison. (*Ici l'on entend marcher*). Que veut dire ce bruit ? Reviendront-à la charge ?

L E F R A N C.

Qu'ils approchent ! nous sommes encore tout prêts à les combattre.

J U L I E N *allant au fond du théâtre.*

Soyez tranquilles ; ce sont tous les gens d'not^r canton.

S C E N E V I I I.

LES PRÉCÉDENS, GRÉGOIRE, LOUISE, GEORGETTE, PAYSANS.

G E O R G E T T E, L O U I S E.

A H ! mon père, queu bonheur de vous revoir !

S I M O N.

Mes chers enfans, je puis encore vous presser contre mon sein.

L E F R A N C.

Commo ils sont intéressans ! Ô ma mère ! quel plai-

sir, quand la patrie me permettra de revoler dans tes bras !

G R É G O I R E armé d'une longue épée antique
et rouillée, un peu dans le train.

Ha-ça, où sont-i' donc, ces coquins d' brigands,
que je m' batte avec eux ? que je les exterminate avec
mon grand sabre. Ah ! ils vont voir comment s'ex-
pédie un milicien ! Non, mais c'est que je sais ce
que c'est qu'un combat !

S I M O N.

Eh ben, vous êtes venu trop tard. Le nôtre est
terminé, et vous voyez les signes de notre victoire.

G R É G O I R E.

Ah ! morbleu, vous vous êtes batus, et je n'y étais
pas ! J'enrage. Il faut, pour m'en venger, que je coupe
avec mon sabre la barbe de ce gueux de capucin.

S I M O N l'arrêtant.

Allons, ne vous fâchez pas, compère, votre tour
reviendra.

G R É G O I R E.

Non, mais c'est que du moins je n' serions pas v'nus
pour des prunes ! Et toi, femme, pourquoi diable
m'avoir laissé dormir, tandis que nos frères se battaient ?

N I C O L E.

Ah ! pardine, tu étais ben en état d' les aider ! V'là
ce que c'est qu' d'être ivrogne !

G R É G O I R E.

Tu as raison : c'est moi qui ai tort. Allons, je ne
boirai plus que lorsque nos ennemis seront disparus.

N I C O L E.

Serment d'ivrogne.

G R É G O I R E.

Oh ! je le tiendrai : je sais qu' ça nous sera hem di-

(36)

fiile, mais la patrie l'exige, et j' ferons tous nos
efforts pour la satisfaire. Dites donc, père Simon,
le renfort que j'étonns venus vous bailler est donc
inutile ?

S I M O N.

Oui, grace à leur valeur et à leur courage.

Le chœur répète les deux derniers vers.

AIR du vaudeville de la belle Fermière.

C'est à vous, mes chers amis,
Que j' devons notre délivrance.
D' ce bienfait quel sera le prix?
Quelle peut être la récompense?
On n'en saurait point trouver.

(à Julien.)

Tei seul j' peux récompenser,
En te donnant, sans plus tarder,
Georgette en mariage :
J' n'en pouvons faire davantage.

(bis)

J U L I E N.

Ah ! c'est beaucoup pour Julien, père Simon.

L O U I S E à part.

S'il pouvait en dire autant pour Jacques, comme
j's rions contente !

J U L I E N.

AIR : *Jeunes Amans, cueillez des fleurs.*

Ce fut toujours mon seul désir.
Non, jamais je n'eûmes d'autre envie.
Oui, j' le pensons avec plaisir;
Elle l'ra le charme de ma vie.
Ah ! désormais du vrai bonheur
J'allons goûter la douce ivresse.
Mais Jacques encor, par sa valeur,
A des droits à votre tendresse.

S I M O N.

Comment ! que veux-tu dire ? Je n'entendons pas.

(37)

L O U I S E à part.

M'est avis que c'est pourtant ben facile à prendre.

G E O R G E T T E.

T'nez, mon père, j'allons vous expliquer ça plus au net. Jacques aime ma sœur Louise, et Louise ne le hait pas.

S I M O N.

Ah ! je comprenons à présent. Jacques, tu veux donc devenir mon gendre ?

J A C Q U E S.

Ah ! je le desirons de tout not' cœur.

G R É G O I R E.

Comment ! coquin, tu étais amoureux, et tu ne me disais pas !

S I M O N.

Mon ami, je n'avons rien à te refuser, et si ton père y consent, la main de Louise est à toi.

G R É G O I R E.

De tout mon cœur, compère.

J A C Q U E S.

Queu bonheur, ma Louise !

L O U I S E.

Je n' nous serions jamais attendu à tant de chance aujourd'hui.

S I M O N.

Mes amis, j' vous ont mariés tous les deux, mais ça ne vous exempte pas de voler à la défense de la patrie, quand all' exigera vos sarvices.

J A C Q U E S.

J' sommes toujours tout prêts à marcher, quand all' nous appellera.

AIR : *L'amour dans le cœur d'un Français.*

Par mon courage et ma valeur
 J'obtiens une épouse chérie,
 Mais dans le sein de mon bonheur,
 J'n'oublions jamais la Patrie :
 Fant qu'au premier son du tambour,
 On sacrifie
 A sa patrie
 Son bien, sa vie et son amour.

(*Le chœur répète les quatre derniers vers.*)

J U L I E N.

Oui, la patrie doit l'emporter sur tout, et l'on doit tout lui sacrifier. Tenez, écoutez-moi.

AIR : *Vous qui d'amoureuse aventure, etc.*

Pour le salut de sa patrie,
 Tout bon citoyen doit s'armer ;
 Quitter une épouse chérie.
 Oh! non rien ne doit l'arrêter.

Amour, hymen, doux charmes de la tendresse,
 Ah! pour son cœur vous n'avez plus de prix;
 Au champ de gloire avec ivresse
 Il doit voler pour son pays.

(*Le chœur répète les deux derniers vers.*)

L E F R A N C.

Mes amis, vous avez raison : que tous les Français soient animés des mêmes sentimens, et nous pourrons dire :

AIR de la *Marseillaise.*

C'est en vain que la tyrannie
 Vendrait envahir nos foyers,
 A la voix de notre patrie,
 Nous braverons tous les dangers ;
 Sur son autel, de la défendre,
 Français, faisons tous serment,
 Que chacun s'écrie à l'instant ;

(bis)

La mort plutôt que de se rendre.
 Aux armes, citoyens ; formons nos bataillons ;
 Marchons, marchons,
 Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

(*Le chœur.*)

L O U T S E a u P u b l i c .

AIR du vaudeville des Visitandines :

Avec un époux que j'adore,
 Je vais passer des jours heureux ;
 Mais ce n'est pas là tout encore ;
 Il nous reste à former des vœux : (*bis*)
 C'est d'obtenir votre suffrage.
 Ah ! voilà quel est notre espoir !
 J'aurons du plaisir à vous voir
 Applaudir à not' mariage. (*bis*)

(*Le chœur.*)

G E O R G E T T E a u P u b l i c .

Même air.

L'auteur de ce léger ouvrage
 Sur le succès n'a point compté.
 Ah ! s'il obtient votre suffrage,
 Il le doit à la liberté. (*bis*)
 Mais aussi s'il n'a pu vous plaire,
 Envers lui soyez généreux.
 L'âge le rendra plus heureux
 Dans sa dangereuse carrière. (*bis*)

(*Le chœur.*)

COMÉDIES NOUVELLES

Qui se trouvent chez le même Libraire.

Le Château du Diable, comédie héroïque en 4 actes et en prose, du citoyen Loaisel Tréogathe.	1 l. 5 s.
La Bisarrerie de la Fortune, comédie en 5 actes et en prose, par le même.	1 10
Le Cousin de tout le Monde, comédie en 1 acte et en prose, du citoyen Picard.	1 5
L'Apothéose de Beaurepaire, comédie en 1 acte et en vers, du citoyen Lesur.	» 15

De l'Imprimerie de CORDIER, rue de Sorbonne,
dite rue neuve Beaurepaire, N°. 382.

